

PENSER À ET EN NOUVEAUX TERMES « LE SUJET DANS LA CITÉ »

■ CHRISTINE DELORY-MOMBERGER

<https://orcid.org/0000-0002-8425-0175>

Université Sorbonne Paris Nord

RESUME

La création du GIS LE SUJET DANS LA CITÉ offre l'occasion d'en réexaminer les termes fondateurs. Après avoir rappelé ce que la recherche biographique met sous les notions de « sujet » et de « cité », la contribution s'interroge sur leur redéfinition et leur articulation dans le nouveau devenir du monde engagé par l'Anthropocène. *Quelle est notre Cité* à l'heure où nous prenons conscience des conséquences de l'activité humaine sur les conditions d'habitabilité de la Terre et lorsque nous apparaissent les appartenances et les « parentés » qui sont les nôtres avec l'ensemble des formes du vivant ? Quelle *figure du sujet* pourrait-elle émerger de cette nouvelle composition de la Cité ? Quel sens prend aujourd'hui le fait d'*appartenir à l'espèce humaine* et à quelles formes de « réponse » et de responsabilité nous invite-t-il ?

Mots-clés: Devenir sujet. Former la Cité. Etre sujet dans la Cité. Anthropocène.

ABSTRACT

THINKING IN NEW TERMS AND THINKING NEW TERMS “THE SUBJECT IN THE POLIS”

The GIS LE SUJET DANS LA CITÉ creation offers the opportunity to re-examine its founding terms. After recalling what biographical research situates under the notions of subject and Polis, the conference questions its redefinition and its articulation in the new becoming of the world implied by the Anthropocene. What is our Polis at the moment when we become aware of the consequences of human activity on the Earth's habitability conditions and when we realize our belonging and kinship with all life forms? What figure of the subject could emerge from this new Polis composition? What is the meaning of belonging to the human species today and what forms of response and responsibility does it invite us to?

Keywords: Becoming a subject. To form the Polis. To be subject in Polis. Anthropocene.

RESUMO **PENSAR EM NOVOS TERMOS E PENSAR NOVOS TERMOS “O SUJEITO NA POLIS”**

A criação do GIS LE SUJET DANS LA CITÉ oferece a oportunidade de reexaminar seus termos fundadores. Depois de recordar o que a pesquisa biográfica situa sob as noções de sujeito e Polis, a conferência questiona sua redefinição e sua articulação no novo devir do mundo implicado pelo Antropoceno. *Qual é nossa Polis* no momento em que tomamos consciência das consequências da atividade humana sobre as condições de habitabilidade da Terra e quando nos damos conta de nosso pertencimento e parentesco com todas as formas de vida? Que *figura do sujeito* poderia emergir desta nova composição da Polis? Que significado tem hoje o fato de *pertencer à espécie humana* e a quais formas de resposta e responsabilidade ele nos convida?

Palavras-chave: Tornar-se sujeito. Formar a Polis. Ser sujeito na Polis. Antropoceno.

RESUMEN **PENSAR EN NUEVOS TÉRMINOS Y PENSAR NUEVOS TÉRMINOS «LE SUJET DANS LE CITÉ»**

La creación de GIS LE SUJET DANS LA CITÉ brinda la oportunidad de reexaminar sus términos fundacionales. Tras recordar lo que la investigación biográfica sitúa bajo las nociones de «sujeto» y «ciudad», la presente contribución cuestiona su redefinición y su articulación en el nuevo devenir del mundo implicado por el Antropoceno. *¿Cuál es nuestra Ciudad* en el momento en que tomamos conciencia de las consecuencias de la actividad humana sobre las condiciones de habitabilidad de la Tierra y cuándo nos damos cuenta de nuestra pertenencia y «parentesco» que son nuestros con el conjunto de las formas de vida? *¿Qué figura del sujeto* podría emerger de esta nueva composición de *Ciudad*? *¿Qué sentido* adquiere hoy el hecho de *pertenecer a la especie humana* y a qué formas de «respuesta» y responsabilidad nos invita?

Palabras clave: devenir sujeto, formar la Ciudad, ser sujeto en la Ciudad, Antropoceno.

Je voudrais tout d’abord remercier le Professeur Elizeu Clementino de Souza pour son engagement indéfectible et son initiative de mise en place de cet important symposium qui inaugure en Amérique latine la création du GIS LE SUJET DANS LA CITE Sorbonne Paris Nord-Campus Condorcet, un réseau national et international de recherche biographique en

éducation et l’UNEB pour son invitation et son accueil. Je remercie également le Consulat de France à Recife et l’Alliance française de Salvador de Bahia pour le soutien apporté à la réalisation de ce symposium.

Les liens tissés entre nos deux universités sont forts d’une vingtaine d’années de relations scientifiques intenses œuvrant commu-

nément avec d'autres universités du Brésil, d'Argentine, de Colombie, du Mexique et du Chili à la recherche biographique en éducation. La création d'un premier réseau international BioGraFia nous a réunis dès 2009, puis nous avons créé ensemble le CIRBE (Collège international de recherche biographique en éducation) avec les universités Sorbonne Paris Nord, l'UPEC de Créteil, l'université de Lille et l'Université libre de Berlin. Des colloques, des symposiums, des journées d'études, des programmes de recherche ont eu lieu au fil des années. De très nombreuses publications sont parues : trois collections sur la recherche biographique, l'une en France et les deux autres au Brésil et en Argentine; deux revues ont été créés : en France, la revue internationale *Le sujet dans la Cité* et au Brésil la *Revista Brasileira de Pesquisa (Auto)biográfica*. Et notre réseau s'est progressivement et durablement agrandi, élargi, nous donnant une visibilité indiscutable. Et maintenant, nous avons créé le GIS (Groupement d'Intérêt Scientifique) LE SUJET DANS LA CITÉ Sorbonne Paris Nord-Campus Condorcet qui nous permet une extension encore plus large et un ancrage encore plus fort de notre réseau de recherche.

Penser à *nouveaux termes* « le sujet dans la Cité » : telle est la perspective que je souhaiterais engager dans cette conférence. Cette dénomination de notre GIS, « le sujet dans la Cité », répond à la volonté programmatique de traduire en termes éthico-politiques les rapports de l'individu et du social. C'est là tout l'enjeu *politique* de notre courant de *recherche biographique* qui se fixe pour objet d'explorer la dimension constitutive des processus intégrés *d'individuation-subjectivation-socialisation* dans le développement et la formation des sujets et de leur pouvoir d'agir dans l'espace social.

La création d'une nouvelle entité, d'une nouvelle institution de recherche et de forma-

tion – comme l'est notre Groupement d'Intérêt Scientifique – s'inscrit dans une histoire, trouve ses origines dans des développements théoriques, des pratiques, des institutions antérieurs. Elle est assurément l'occasion de revisiter le champ contextuel et conceptuel dans le cadre duquel elle s'édifie, de remettre sur le chantier les idées, les représentations, les notions qui ont pu jusque-là orienter et structurer la réflexion de ses membres et de ses acteurs. Tel est le travail encore largement *propédeutique* que je voudrais proposer à partir de l'intitulé programmatique que représente « le sujet dans la Cité ».

S'il s'agit de penser *en nouveaux termes* « le sujet dans la Cité », il me semble cependant que ce *penser en nouveaux termes* n'est pas dissociable d'un *penser à nouveaux termes* auquel nous appelle, que nous impose le contexte d'un « nouvel état du monde ». Ce « état du monde », c'est celui d'une nouvelle étape géologique d'origine humaine dans l'histoire du *système Terre*, cette ère que les scientifiques ont désignée sous le nom d'Anthropocène, dont les conséquences transforment profondément les conditions de la vie sur Terre et notre propre condition humaine. L'histoire de la Terre et celle de l'espèce humaine ont aujourd'hui convergé. Cette collision de deux Histoires marque une rupture dans la relation qui unit les hommes à la Terre. Pour la première fois, ce sont en effet ses habitants qui sont devenus les principaux moteurs des changements qui l'affectent. Les désordres générés par les effets de l'activité humaine ont des conséquences multiples : climat, sécurité alimentaire, accès aux ressources vitales, migrations forcées et soudaines, précarité énergétique... Ils contraignent les relations internationales à inventer et mettre en œuvre de nouvelles politiques globales. C'est l'âge des humains et celui d'un désordre planétaire inédit.

Si l'on veut bien se rappeler que le latin *terminus* désigne la « borne » qui délimite un champ, un terrain, les mutations écosystémiques de l'Anthropocène et les révolutions écologiques, anthropologiques, ontologiques qui en résultent indiquent les nouveaux « termes » – les nouvelles bornes, et donc les nouveaux territoires, mais aussi les nouvelles lisières temporelles – dans lesquels tenter de penser *ce qui arrive* à notre monde terrestre, aux formes de vie qui l'habitent, dont celles de notre vie humaine. De tels déplacements – dans l'espace et dans le temps, dans les représentations et les catégories qui étaient celles de la modernité occidentale mondialisée – ne peuvent manquer de retentir sur la compréhension que nous pouvons avoir du « sujet » et de « la Cité », du « sujet dans la Cité ».

« Le sujet » et « la Cité » : deux notions problématiques

Avant de m'engager plus avant dans cette réflexion prospective et afin de la mener depuis les repères notionnels qui ont été jusqu'ici les nôtres, il ne me semble pas inutile de rappeler ce que nous mettons sous les termes de « sujet » et de « cité » et la manière dont nous les articulons entre eux.

Je ne vais pas refaire ici la longue histoire du concept de « sujet », de ses évolutions et de ses transformations. Je dirai simplement que, dans une de ses acceptions historiques les plus fortes, le concept de sujet recouvre l'idée que se fait l'Occident de l'être humain, de son unité, de son autonomie, de sa capacité à se penser lui-même et à se conduire par lui-même. Le « sujet cartésien » – puisque la philosophie de Descartes est fondatrice et emblématique de cette conception de l'homme – est un être qui est maître de lui et de ses passions, qui trouve dans la raison les ressources d'une connaissance et d'une maîtrise de soi-même.

Cette conception est en accord avec toute la tradition anthropologique et culturelle de l'Occident moderne, elle soutient l'ambition de « l'homme occidental » de se déterminer par lui-même, de « se gouverner » soi-même. Et elle est fondatrice de celle de connaître et de gouverner le monde, de « se rendre maîtres et possesseurs de la nature », comme l'écrivait Descartes.

Cette conception d'un sujet maître de lui et de l'univers a été profondément controversée et mise à mal, d'une part par les grandes tragédies qui ont marqué le 20^{ème} siècle – le colonialisme, les deux guerres mondiales, les camps de concentration, les génocides –, d'autre part par les sciences humaines et sociales qui ont profondément déconstruit cette vision de l'Homme. Au point que durant tout le dernier tiers du 20^{ème} siècle, le terme de « sujet » faisait l'objet d'une forme d'interdit, renvoyant à une conception de l'être humain que la philosophie, la psychanalyse, l'anthropologie rendaient caduque. Puis au tournant du millénaire – et en grande partie par le fait de ces mêmes sciences humaines et sociales – est intervenu ce qu'on a appelé le « retour du sujet ». Mais ce sujet « de retour » n'était plus, n'est plus le sujet essentialisé et conquérant de la tradition cartésienne. Il répond à la reconnaissance de la dimension subjective de l'humain, au fait que les individus humains éprouvent subjectivement ce qui leur arrive, en le rapportant à un soi-même, à une instance personnelle qui construit des représentations, éprouve des affects, met en mouvement une certaine réflexivité, agit dans des pratiques, etc. De ce point de vue, comme l'a rappelé Foucault, le sujet renvoie à une double et contradictoire polarité : il est aussi bien celui qui subit, qui pâtit, qui « est gouverné » de l'extérieur ou de l'intérieur, en un mot qui est « assujéti », que celui qui est en capacité de pensée et d'action sur lui-même et sur le monde autour de lui. Toute

la problématique contemporaine du sujet tient d'ailleurs dans cette tension entre les déterminations, les conditionnements, les formatages, les dépendances, les « attachements » de tout ordre (physique, économique, social, culturel, politique, psychique) qui rendent l'individu humain « assujetti » et les ressources capacitaires (*capabilities*) par lesquelles il « fait quelque chose de ce qui le fait », cherche à devenir le « sujet » de ce qui le produit et à se rendre « acteur de lui-même ». L'on comprend alors – et c'est une autre dimension de la reconnaissance de la subjectivité humaine – comment des valeurs éthiques peuvent être attachées à cette figure du « sujet capable », figure qui implique des formes de conscience de soi, de rapport valorisé à soi-même, à son existence et à son action.

Voilà, encore une fois très schématiquement, ce que je voulais rappeler sur ce terme de sujet et sur l'usage que nous en faisons : pour nous, le sujet n'est pas un état, il est un mouvement, une tension, il relève toujours d'un devenir, d'un processus, jamais arrêté et jamais achevé. Et ce processus s'effectue en situation et en interaction, le sujet n'existe pas en lui-même et pour lui-même, il se saisit toujours au sein de relations, dans des contextes, des environnements avec lesquels il interagit.

Pour en venir au deuxième terme, celui de « Cité » (que nous écrivons avec une majuscule), le concept qu'il désigne est précisément un des environnements, et finalement un des constituants du devenir-sujet. Et ce concept demande à son tour à être précisé. La Cité dont nous parlons, c'est la *polis* grecque, c'est l'ensemble des formes que se donne une collectivité humaine pour s'organiser, pour concevoir des manières de vivre ensemble, pour se donner des institutions, pour créer des formes de gouvernance. La Cité recouvre donc l'ordre du *politique* au sens le plus fort du terme, tel que les Grecs et plus précisément

les Athéniens l'ont inventé, en se donnant une *politeia*, une *constitution*, et en explorant les voies d'une gouvernance par ce qui la constitue, c'est-à-dire par le peuple, par les citoyens. Notre revue *Le sujet dans la Cité* s'est d'ailleurs donné comme exergue la formule que l'historien grec Thucydide met dans la bouche de Périclès : « La cité ce sont les hommes ». La Cité ce sont les hommes rassemblés œuvrant à leur vie commune, se donnant à eux-mêmes leurs lois et leurs règles, se fixant à eux-mêmes leurs devoirs et leurs droits. Mais, pas plus que le sujet, la Cité n'est un état, elle est elle aussi un processus, un processus qui n'a de cesse, puisque la Cité, comme le sujet, est toujours « à faire », est dans une institution incessante d'elle-même.

Dans l'approche qui est la nôtre, le sujet et La Cité sont dans des relations de constitution réciproque : les formes de réalisation du *sujet* ne prennent acte et ne prennent sens que dans des « espaces communs » où les individus sont en droit et en capacité d'agir sur les modalités du vivre-ensemble, autrement dit de « former la Cité ». Poser la relation syntaxique du *sujet dans la Cité*, c'est dire qu'il n'y a de sujet que dans un rapport à la Cité, et dans le même temps qu'il n'y a de Cité que celle qui est formée par des sujets.

Inscrite dans l'histoire et dans la société, cette relation du sujet et de la Cité rencontre les conditions de réalité de leur accomplissement commun. La Cité est la projection, la visée des associations humaines comme le sujet est la projection, la visée de l'individu humain. Dans la quête de son pouvoir d'agir, le sujet est confronté aux réalités sociales, politiques, idéologiques des formes de « société » dans lesquelles il vit : famille, milieu social, groupe professionnel, nation, État, etc., et avec elles aux mondes de représentations, de croyances, de valeurs qui les sous-tendent. Et c'est du sein de ces appartenances et de ces dépendances

matérielles et immatérielles que les individus humains exercent leur devenir et leur capacité de sujet.

Pour en venir à notre époque contemporaine, depuis le dernier quart du 20^{ème} siècle, les conditions faites à l'individualité se sont profondément transformées et ont touché tous les domaines de la vie collective et individuelle : la famille, le couple, l'éducation et la formation, le travail, l'emploi, les pratiques sociales, les sciences et les technologies, les formes de pouvoir et de participation au pouvoir, etc. Et ces transformations sociales et sociétales ont considérablement affecté les formes du rapport à soi et aux autres. On assiste en particulier à un véritable changement de régime dans le rapport de l'individu au social, qui se traduit par des injonctions à l'endroit des individus à qui l'on demande de plus en plus d'être responsables d'eux-mêmes, d'être les acteurs de leur existence, les entrepreneurs et les auteurs de leur vie.

Dans ce cadre général qui définit ce que nous avons pu appeler une « condition biographique », les travaux menés dans notre axe de laboratoire comme les thématiques développées dans notre revue interrogent les modalités d'exercice et de réalisation des sujets dans les organisations et les fonctionnements contemporains du vivre-ensemble (institutions, communautés, structures étatiques). Qu'il s'agisse de l'éducation et de la formation sous toutes leurs formes, de la vie sociale et professionnelle, de la santé et de l'expérience de la maladie, des mobilités et des migrations, de la création et de l'expérience esthétique, des pratiques militantes et politiques – dans tous les champs de l'activité et de l'expérience humaine, il s'agit toujours de reconnaître et de comprendre comment se forment et s'actualisent des « devenir-sujet », comment se développent des *capabilités* individuelles et collectives, comment se territorialisent des *pouvoirs*

d'agir qui sont aussi des « pouvoir-penser », des « pouvoir-crée », des « pouvoir-vivre ».

Penser « le sujet dans la Cité » à l'ère de l'Anthropocène

Le GIS « Le sujet dans la Cité » s'inscrit de droit et de fait dans la continuité de ces travaux et de ces recherches qu'il entend prolonger et approfondir en leur donnant une plus grande visibilité au sein de la communauté scientifique nationale et internationale. Il manquerait cependant sa vocation de défrichage et de création s'il ne prenait acte de la spécificité du contexte biophysique et cognitif dans lequel il prend naissance, qui met au premier plan des questions qui ne sont plus seulement *environnementales* mais qui concernent les conditions mêmes de la vie au sein du *système Terre*. Je reviens ainsi à mon propos introductif et à mon intention de revisiter de manière prospective dans un tel contexte les champs de définition et de compréhension du « sujet » et de la « Cité » et leur articulation.

Quelle est notre Cité ?

Une manière d'entrer dans cette réflexion serait peut-être de réinterroger à nouveaux frais ce que nous pouvons mettre aujourd'hui sous le terme de « Cité ». *Quelle est notre Cité aujourd'hui ?* Quelle est notre Cité, à l'heure où nous prenons massivement conscience de l'impact géologique de l'activité humaine sur les écosystèmes terrestres et des catastrophes qu'elle provoque tant sur le régime climatique que sur la biosphère et la sociosphère ? Quelle est notre Cité, lorsque nous apparaissent de mieux en mieux les interdépendances, les appartenances, les « parentés » (HARAWAY, 2020) qui sont les nôtres avec l'ensemble des formes du vivant ? Quelle est notre Cité, lorsque nous faisons l'expérience que nous ne sommes pas

seulement *au monde* mais que nous sommes *du monde* ?

Ces questionnements, les constats sur lesquels ils reposent, les perspectives qu'ils déploient doivent certainement nous amener à réexaminer de manière radicale les repères de temps, d'espace, de relations dans lesquels notre modernité a pensé l'ordre de la Cité. Il y a là un chantier considérable à entreprendre, dont je ne peux donner ici qu'un très modeste et provisoire aperçu et qu'un prochain colloque se proposera de mettre plus largement en œuvre.

D'une manière encore préalable mais qui devrait éviter certaines équivoques, je soutiendrai que ce travail ne pourra être mené sans la reconnaissance historique des « responsabilités » de la catastrophe écologique de l'Anthropocène (MALM, 2017; BONNEUIL & FRESSOZ, 2013). Celle-ci ne saurait être uniment rapportée à « l'espèce humaine » prise comme un tout générique. Elle s'inscrit dans une histoire et une anthropologie, certes mondialisées, mais qui sont d'abord le fait de l'Occident moderne, de sa science, de ses techniques et de sa culture, qui ont fait de la « nature » un objet extérieur à connaître, à posséder, et à exploiter (en quoi l'on pourra reconnaître les trois formes de la maîtrise et de la domination). Et elle prend effet, au sens le plus fort du terme, dans un système productiviste globalisé orienté exclusivement vers le profit, la privatisation et l'exploitation de toutes les ressources naturelles, y compris humaines (*capitalocène*).

La « Cité » à laquelle appelle l'âge anthropocène résulte ainsi de plusieurs niveaux de prise de conscience ou de réflexivité : une *réflexivité géologique* et *historique* qui fait retour sur l'inscription humaine au sein du monde naturel et qui redécouvre les échelles et les régimes de temporalité de son habitation terrestre; une *réflexivité écologique* qui redéfinit les espaces auquel nous appartenons

avec les autres espèces, animales et végétales (LATOUR, 2015; MORIZOT, 2020); une *réflexivité anthropologique* qui nous resitue dans la cartographie du vivant, réinterroge nos relations avec les entités et les espèces non-humaines, revisite nos modes d'identification (DESCOLA, 2005); une *réflexivité sociale* qui ne sépare pas les questions des inégalités de classe, de race, de sexe et de genre des questions écologiques mais prend en compte leurs étroites conjonctions (GUATTARI, 1989; 2018); une *réflexivité politique* qui, prenant acte de l'ensemble de ces dimensions, cherche à concevoir le cadre et les orientations à partir desquels les traduire en propositions politiques sur une scène publique singulièrement élargie (LATOUR, 2017; CHARBONNIER, 2020).

Ce sont là des propos bien abstraits pour tenter d'approcher ce que serait « notre Cité ». Ils commencent cependant à indiquer dans quelles directions pourrait se concevoir son élargissement, quel sens et quel contenu donner en particulier à ce « notre » qui ne serait plus refermé sur la seule « humanité » – et encore moins sur les seuls États-nations, traduction de la Cité moderne – mais qui s'ouvrirait à ce que Bruno Latour appelle « les terrestres » (LATOUR, 2017), c'est-à-dire l'ensemble des *agents*, humains et non-humains, qui cohabitent, interagissent, défendent leurs « terrains de vie » et leurs « points-de-vie ». Une telle perspective amène à requestionner ce qui pourrait constituer un « commun », appréhendé autant dans ses dimensions temporelles et spatiales que dans les formes de vie, de relations et de composition qu'il présente. Et c'est sur le fonds de ce « commun terrestre » que pourrait se refonder « la Cité », que pourraient se réinventer des formes de « vivre-ensemble », des modes d'organisation, de gouvernance, de prendre-part faisant droit à la pluralité ontologique des modes d'existence et à des agencements nouveaux de la scène publique. Il y a là certaine-

ment de quoi penser une « écologie de la Cité » qui conduise à en reconsidérer non seulement les contours et les acteurs mais aussi les finalités au regard de ce qu'il faut bien nommer le désastre de la Modernité, dans son ambition de production et de croissance indéfinie – ambition dont la Cité moderne, telle qu'elle est née en Occident aux 17^e et 18^e siècles et s'est développée jusqu'à nos jours, s'est fait le vecteur dans l'ensemble du monde.

C'est en effet à une profonde mutation qu'invite cette refondation ou plutôt cette genèse nouvelle de la Cité. Il y va bien davantage que de « protection de la nature », bien davantage que de la préservation d'un « environnement durable ». « Loin d'environner le social, ce qu'on appelait "nature" le traverse et le travaille », écrit Christophe Bonneuil (2021, p. 38). Il s'agit donc de penser ensemble les puissances d'agir autres qu'humaines et les activités humaines. Il y va, dans les esprits et dans les corps, d'une nouvelle façon d'« habiter la Terre », d'appartenir à cette « zone critique » (LATOURET, 2021), cette infime partie de l'Univers, cette portion circonscrite du globe terrestre lui-même, où s'est développée la Vie.

Cette écologie globale, qui fondera la Cité à venir, a trouvé des formulations particulièrement vives dans les derniers écrits de Félix Guattari, autour de la notion d'« écosophie » :

[...] seule une articulation éthico-politique – que je nomme *écosophie* – entre les trois registres écologiques, celui de l'environnement, celui des rapports sociaux et celui de la subjectivité humaine, serait susceptible d'éclairer convenablement ces questions. (GUATTARI, 1989, p. 12-13)

Pour Guattari, la préoccupation environnementale ne peut pas être disjointe d'une écologie humaine, autant sociale que mentale, invitant à une réinvention des pratiques sociales et intégrant ce qu'il appelle les « espèces incorporelles » :

[...] la crise écologique renvoie à une crise plus générale du social, du politique et de l'existential. [...] Alors, lancinante, la question revient; comment modifier les mentalités, comment réinventer des pratiques sociales qui redonneraient à l'humanité – si elle l'a jamais eu – le sens de ses responsabilités non seulement à l'égard de sa propre survie, mais également de l'avenir de toute vie sur cette planète, celle des espèces animales et végétales comme celles des espèces incorporelles, si je puis dire, telles que la musique, les arts, le cinéma, le rapport au temps, l'amour et la compassion pour autrui, le sentiment de fusion au sein du cosmos ? (GUATTARI, 2108, p. 60)

Quel devenir-sujet ?

Ce propos de Guattari, qui pose la question de la responsabilité collective de l'humanité devant les temps à venir, nous amène à considérer l'autre versant, l'autre terme de notre questionnement, celui qui concerne le « sujet ». Quelle *figure du sujet* pourrait-elle émerger de cette recomposition de la Cité, de quel *devenir-sujet* celle-ci serait-elle le lieu ?

Plus que jamais et en relation directe avec une approche élargie et intégrative de la Cité, ce devenir-sujet sera un *devenir-sujet avec*. Prioritairement et il est primordial de le redire, avec d'autres devenir-sujet humains, confrontés à toutes les formes d'altérité que présente la diversité humaine des cultures, des sociétés et des individualités comme aux multiples configurations des rapports sociaux et politique dans lesquels ils s'inscrivent; mais aussi « en résonance », dirait Hartmut Rosa (2021), ou « en parentèle » selon Donna Haraway (2020) avec les entités et les êtres non humains avec qui nous partageons la même « appartenance terrestre ». Comme le dit D. Haraway à sa manière si particulière : « Faire des parents, faire des catégories, des espèces, des genres, faire preuve de sollicitude, s'apparenter sans liens de naissance, se trouver dans une proximité latérale, et

se faire écho de tant d'autres manières [...] » (HARAWAY, 2020, p. 227)

Et si l'on entend Hartmut Rosa commentant le sous-titre de son livre *Résonance*, « Sociologie de la relation au monde » (2021) :

Voilà ce qui m'importe : la relation entre le sujet et le monde, car il n'y a pas de sujet totalement fini ni de monde totalement fini; et les deux entrent en contact. La résonance est à l'œuvre lorsqu'il y a rencontre avec un autre. (ROSA, 2022, p. 33-34)

Le sujet et le monde ne se constituent que l'un par l'autre, dans des interrelations et des interactions. Le rapport à soi et le rapport au monde sont inséparables l'un de l'autre – le « monde » devant être ici entendu à la fois comme monde objectif, social et subjectif.

Ce *devenir-sujet avec le monde* est tout aussi bien un *sentir avec*, un *agir avec*, un *penser avec*, un *rêver avec*, un *créer avec*. Il démultiplie nos rencontres avec le monde et avec les « autres » du monde, agrandissant ainsi notre capacité à *faire monde*, nous rendant plus « riches en monde » pour reprendre la formule de Heidegger. En déplaçant nos « points-de-vie », ces rencontres avec le monde nous apprennent à pratiquer une conversion des points-de-vue, dans l'esprit du « perspectivisme » cher à Eduardo Viveiros de Castro, cette « conception indigène selon laquelle le monde est peuplé d'autres sujets, agents ou personnes, au-delà des êtres humains, et dont la façon de voir la réalité diffère de celle des humains » (Viveiros de Castro, 2017, p. 17)¹. En offrant de nouveaux « points de bifurcations » (Guattari, 2018, p. 316) à nos expériences, de

nouvelles possibilités de « décoïncidence » (Jullien, 2020) ou de « resingularisation de la subjectivité » (Guattari, 2018, p. 310)², elles ouvrent des espaces nouveaux de subjectivation ou de « production de subjectivité » dans nos relations à nous-mêmes et aux autres humains. Elles permettent notamment à nos récits de déployer d'autres trames, en tissant nos biographies à l'épaisseur et à la diversité du monde.

La conscience retrouvée de notre appartenance terrestre ne peut manquer de susciter réflexivement de nouvelles interrogations quant au sens que prend aujourd'hui le fait *d'appartenir à l'espèce humaine*. Étienne Balibar nous fournit ici de précieux éléments de réponse. Au terme de son intervention sur ce thème au Forum Philo Le Monde-Université du Mans de novembre 2021, il récapitule ainsi son propos :

Appartenir à l'espèce humaine, c'est négativement surmonter et récuser le déni d'appartenance qui court tout au long de l'histoire et continue de marquer notre actualité [...]; c'est entrer dans un régime de solidarité passive et active dont la pandémie nous fournit la preuve et nous impose l'urgence; c'est appartenir à *plus d'une* espèce en raison de la dépendance mutuelle mais dissymétrique qui nous rattache à d'autres vivants sur terre; c'est *différer* de nous-mêmes et des autres dans des relations de complémentarité, d'opposition et bien sûr toujours de pouvoir fondamentalement, essentiellement instables et mobiles. Il en résulte que l'appartenance à l'espèce n'est jamais donnée une fois pour toutes, elle est une appartenance *se faisant et se défaisant*, donc elle est de l'ordre d'une *praxis* ou d'une pratique.

1 De cette invitation à changer de regard(s), portée par le livre fondateur d'Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts* (2017), témoigne toute une littérature dont les représentants dans l'espace francophone sont, entre autres, Baptiste Morizot (*Sur la piste animale*, 2018), Vinciane Despret (*Habiter en oiseau*, 2019), Laurent Tillon (*Être un chêne*, 2021), Olivier Remaud (*Penser comme un iceberg*, 2020), François Sarano (*Au nom des requins*, 2022), tous publiés dans la collection « Mondes sauvages » des éditions Actes Sud.

2 « Ce qui m'intéresse [...] c'est de resingulariser la subjectivité, et pas forcément par des voies collectives : par des agencements complexes, des agencements de groupes, mais pas seulement de groupes, des agencements machiniques, des agencements avec un autre type d'environnement, avec un autre type de productivité. C'est une option qui n'est pas inscrite dans l'histoire, une option éthico-politique qui est un autre horizon. » (GUATTARI, 2018, p. 310-311)

Avec la recomposition ou la ré-habitation de notre appartenance humaine comme processus en constant devenir, c'est aussi notre « disposition à répondre », notre « responsabilité » qui est réinterrogée en tant que « propriété la plus fondamentale de l'homme et du rapport humain au monde » (Rosa, 2021, p. 60). Dans ses expériences et ses rencontres avec le monde, l'être humain dispose de cette capacité à la fois sensible, intentionnelle, réflexive de « donner réponse », c'est-à-dire de produire des formes et du sens, qui se réalisent dans et par des modalités d'action et de conduite, des affects et des résonances émotionnelles, des représentations et des savoirs, des œuvres et des créations. Cette « responsabilité » pourrait se trouver à la fois agrandie et déplacée par le basculement que représente l'Anthropocène quant à notre situation-dans-le-monde. Elle pourra ainsi intégrer de nouveaux « territoires », de nouvelles « formes de vie » auxquels *donner réponse* et qui, par la manière dont ils *feront signe* à leur tour, entreront dans les circulations de sens et de sensation, de symbolisation et d'imaginaire qui constituent notre monde subjectif.

De cette « disposition à répondre » qui fait de nous des sujets humains relève également notre « responsabilité » à l'endroit des entités et des êtres, humains et non humains, qui partagent notre habitation terrestre. De quoi et pour qui avons-nous individuellement et collectivement à *répondre* ? Quelle formalisation éthique, quelles conséquences praxéologiques, quelles traductions juridiques donner à cette présupposition de responsabilité ? Je ne saurais répondre ici plus avant à des interrogations aussi massives, elles prêtent cependant à dessiner la figure d'un sujet « capable pour soi et pour le monde », « répondant de soi et du monde ».

Une telle figure engage le sujet éthique mais aussi social et politique qu'est en puis-

sance chacune et chacun d'entre nous. Et elle invite à resituer la relation du « sujet dans la Cité », que j'ai souhaité réinterroger, avec certainement beaucoup d'approximations et dans le contexte d'incertitudes dans lequel nous nous trouvons. Du moins puis-je conclure des premiers éléments que j'ai tenté de mettre en avant qu'ils engagent les finalités des devenir et des accomplissements mutuels du sujet et de la Cité et qu'ils plaident contre les impasses écologiques et humaines dans lesquelles nous mène un système économique-politique voué pour se maintenir à une accélération indéfinie de productivité, de croissance et de consommation – laquelle se paie de ce que Hartmut Rosa après d'autres caractérise comme une « perte du monde ». J'aimerais terminer en appelant avec Félix Guattari à la « restauration de la Cité subjective » entendue comme « re-finalisation collective des activités humaines » (2018, p. 34), réorientant les finalités économiques mais aussi scientifiques et technologiques de la Cité à venir pour viser une « ré-appropriation individuelle et collective de la subjectivité humaine » (*Ibid.*, p. 65).

Mon souhait – et je mettrai pour ma part tous mes efforts pour qu'il se réalise – est que notre GIS « Le sujet dans la Cité » s'engage sur de telles voies et qu'il puisse modestement œuvrer à la conception et à la mise en œuvre d'un tel projet.

Références bibliographiques

BONNEUIL, C. Terre. In : FASSIN, D. (dir.). **La société qui vient**. Paris : Seuil, 2022. p. 37-54.

BONNEUIL, C. & FRESSOZ, J.-B. **L'Évènement anthropocène**. La Terre, l'histoire et nous. Paris : Seuil, 2016.

CHARBONNIER, P. **Abondance et Liberté**. Une histoire environnementale des idées politiques. Paris : La Découverte, 2020.

DESCOLA, P. **Par-delà nature et culture**. Paris : Galilard, 2005.

- GUATTARI, F. **Les trois écologies**. Paris : Galilée, 1989.
- GUATTARI, F. **Qu'est-ce que l'écophilosophie**. Paris : Lignes/Imec, 2018.
- HARAWAY, D. **Vivre avec le trouble**. Vaulx-en-Velin : Les Éditions des mondes à faire, 2020.
- JULLIEN, F. **Politique de la décoïncidence**. Paris : L'Herne, 2020.
- KOHN, E. **Comment pensent les forêts ?** Vers une anthropologie au-delà de l'humain. Bruxelles : Zones sensibles, 2017.
- LATOUR, B. **Face à Gaïa**. Huit conférences sur le nouveau régime climatique. Paris : Les Empêcheurs de penser en rond, 2015.
- LATOUR, B. **Où atterrir ?** Comment s'orienter en politique ? Paris : La Découverte, 2017.
- LATOUR, B. **Où suis-je ?** Leçons du confinement à l'usage des terrestres. Paris : Les Empêcheurs de penser en rond, 2021.
- MALM, A. **L'Anthropocène contre l'histoire**. Le réchauffement climatique à l'ère du capital. Paris : La Fabrique, 2017.
- MORIZOT, B. **Manières d'être vivant**. Arles : Actes Sud, 2020.
- ROSA, H. **Résonance**. Une sociologie de la relation au monde. Traduction de S. Silberfarb & S. Raquillet. Paris : La Découverte, 2021.
- ROSA, H. **Accélérons la résonance!** Pour une éducation en Anthropocène. Entretiens avec N. Wallenhorst. Paris : Le Pommier, 2022.
- VIVEIROS DE CASTRO, E. **Le regard du jaguar**. Introduction au perspectivisme amérindien. Bordeaux : Éditions la Tempête, 2021.

Recebido em : 01/08/2022

Aprovado em : 15/08/2022

Publicado em : 31/08/2022

Christine Delory-Momberger é Professora em Ciências da Educação da Universidade Paris 13, Sorbonne Paris Cité. Professora Associada do Programa de Pós-graduação em Educação e Contemporaneidade da Universidade do Estado da Bahia. Fundadora da Universidade Ouverte du sujet dans la Cité (UOsc) e presidente do Colégio Internacional da Pesquisa Biográfica em Educação (CIRBE). Membro de vários organismos e redes de pesquisa internacionais (Serviço franco-alemão para a juventude, Deutsche Gesellschaft für Erziehungsgesellschaft, Gesellschaft für Historische Anthropologie, BioGrafia (Rede América Latina-Europa de Pesquisa Biográfica), CIPA (Congresso Internacional de Pesquisa (Auto)biográfica, International Auto/Biography Association. Diretora de várias coleções "L'écriture de la vie", "(Auto) biographie ∞ Éducation" (em colaboração com Elizeu Clementino de Souza e Maria da Conceição Passeggi), "RéÉditions", "Passage aux actes", "Dialogues/Dialogue" (em colaboração com o serviço franco-alemão para a juventude [OFAJ]) nas edições Téraedre. Diretora científica da revista "Le sujet dans la Cité. Revue internationale de recherche biographique" et codiretora (em colaboração com Alain Brossat e Michel Agier) das edições extras da revista "Actuels". E-mail : christine.delory@lesujetdanslacite.com